

De la nécessité du développement des forces productives

Les mots "paradoxe" et "paradoxal" sont à la mode dans les médias : interviews d'artistes ou commentaires de journalistes, on les emploie à tout propos. *"Un paradoxe est une affirmation apparemment vraie qui contient ou semble contenir une contradiction logique, ou au moins une situation qui contredit l'intuition commune"*. (1) On peut y voir une expression du fait que la réalité apparaît particulièrement plus emplie de "paradoxes", de contradictions (logiques ou intuitives) que d'habitude. En toile de fond, il y a la contradiction entre, d'un côté, un sentiment diffus que le monde s'enfonce dans un désastre généralisé et, de l'autre, la constatation que les moyens technologiques de production et de communication qui permettraient de maîtriser et d'inverser la situation se développent comme jamais, sans que pour autant rien ne semble s'arranger, voire le contraire.

Dans une vision marxiste, ce n'est là qu'une expression particulièrement éclatante de l'intensification de la contradiction fondamentale entre les rapports sociaux et politiques qui régissent la vie sociale, d'une part, et le développement des forces productives d'autre part. La subsistance des vieux rapports capitalistes entrave et dénature le développement des forces qui produisent les moyens de vie de la société.

Je ne dérogerai pas à la mode en trouvant particulièrement "paradoxal" que ce soit dans une telle situation que de vieux "marxistes" choisissent d'abandonner une telle vision, comme c'est le cas de plusieurs des critiques de mon texte "Visibilité du projet révolutionnaire et nouvelles technologies".

Dans ce texte j'affirmais : *"La contradiction entre le développement des forces productives et les rapports sociaux devient encore plus criante lorsqu'elle confronte la réalité de biens gratuitement reproductibles [comme c'est le cas des biens numérisés] avec les lois de la propriété capitaliste. Contrairement à ce qu'affirme JW dans son dernier livre, à savoir que "la contradiction entre forces productives et rapports de production n'est plus opérante", (2) cette contradiction est plus réelle que jamais et produit un puissant travail de minage des fondements de l'idéologie marchande capitaliste."* (3)

Maxime, dans son texte : "Rebond à vue sur le texte " visibilité " de Raoul" (4), répond : *"Je vois en tout cas dans cette vision la trace du vieux prédicat de la doxa (5) marxiste (et non pas marxienne) du primat des forces productives sur les rapports sociaux de production. Selon cette façon de voir, les forces productives sont certes façonnées par les rapports de production mais se développent malgré tout, en dernière analyse, pour elles-mêmes de sorte que leur essor heurte à un moment donné l'enveloppe des rapports sociaux et requiert l'instauration de nouveaux rapports correspondant au degré de développement des forces productives. J'ai longtemps pensé en ces termes mais incline aujourd'hui à croire que, la révolution, ce n'est pas du côté de la libération des forces productives qu'il faut la chercher mais dans l'"invention" d'autres rapports sociaux d'activité humaine."*

Dans son texte critique, Jacques Wajnsztein (JW) va dans le même sens et se risque à une interprétation "psychanalytique" de mes positions :

"Plus généralement, il me semble que cette position, comme toutes celles qui prônent la croissance des forces productives (capitalistes ou "communistes") continue à penser en termes de contradiction entre un développement infini de ces forces et le caractère trop étroit des rapports de production reposant sur la propriété privée. Nous avons déjà dit ailleurs pourquoi cette contradiction nous paraissait caduque." (p. 2)

"... l'idée que puisque la contradiction forces productives/rapports de production n'a pas encore fait exploser le capitalisme sous sa forme classique, de type industriel et donc avec prédominance de la production des biens matériels, de l'accumulation de capital fixe, etc. c'est dans l'immatériel que cela va se passer. Évidemment, je traduis car ce ne sont pas là les termes exacts employés par Raoul, d'autant que je me livre à une sorte de descente psychanalytique au sein de son inconscient théorique." (p. 3) (6)

Enfin, Christian, dans son texte au titre ironique, mais prophétique : "Prolétaires de tous les pays, connectez-vous !", se joint au cœur des critiques en ajoutant la voix de la revue *Aufheben*, qu'il cite : *"La perspective des forces productives est celle du capital, pas celle du prolétariat. La perspective prolétarienne est celle d'une rupture consciente" (...) "considérer l'histoire en termes de contradiction entre développement des forces productives et rapports sociaux existants, c'est prendre le point de vue du capital". (7)*

Avant de répondre sur la question de fond, je voudrais faire quelques remarques à propos de certaines des affirmations émises dans les citations précédentes.

Maxime semble opposer *"l'«invention» d'autres rapports sociaux d'activité humaine"* à *"la libération des forces productives"*. Mais peut-on *"inventer"* des rapports sociaux post-capitalistes sans tenir compte des forces qui produisent les conditions matérielles de subsistance de la société ? Ce n'est pas un gadget éphémère qu'il s'agit d'*"inventer"* mais des rapports sociaux nouveaux, impliquant tous les êtres humains pour une nouvelle période historique. Quelle chance aurait une telle *"invention"* de se concrétiser de façon durable si elle n'est pas capable de résoudre en premier lieu le problème de la subsistance matérielle de l'humanité, soumise dans le capitalisme à la plus destructrice des gestions économiques ? Invention de nouveaux rapports sociaux et libération des forces productives ne s'excluent mais se conditionnent mutuellement et il est impossible de parler de l'une sans parler de l'autre.

Jacques W., grâce à une *"descente psychanalytique au sein de [mon] inconscient théorique"*, prétend que je serais convaincu que c'est *"dans l'immatériel"* que la contradiction forces productives/rapports de production va faire *"exploser le capitalisme"* puisque elle *"n'a pas encore fait exploser le capitalisme sous sa forme classique"*. JW, comme malheureusement d'autres critiques de mon texte, a la fâcheuse habitude de ne pas citer les documents qu'il critique. Il préfère se livrer à des *"descentes psychanalytiques dans la pensée"* de leur auteur. Peut-être que ça l'amuse et que c'est plus facile, mais cela ne facilite pas la possibilité d'un débat rigoureux et fertile. Lorsque j'affirme que *"La contradiction ... devient encore plus criante lorsqu'elle confronte la réalité de biens gratuitement reproductibles avec les lois de la propriété capitaliste"*, je ne dis pas que ce n'est QUE dans ce domaine que la contradiction existe et mine les fondements du système. Elle ne fait qu'y apparaître de façon plus évidente. L'incapacité du système d'empêcher la fermeture d'usines industrielles alors que les trois quarts de la planète manquent des biens qu'elles produisent suffit à illustrer l'action de cette contradiction au cœur du plus *"classique"* capitalisme.

Mais revenons à la question principale : la validité d'envisager l'histoire, le passé comme le dépassement du capitalisme, en termes de contradiction entre développement des forces productives et rapports sociaux de production. Quel en est l'enjeu ? Je crois, comme l'écrit Sander, que *"Toute position qui ignore le conflit entre forces productives et relations de production, n'est pas matérialiste"* (8), même si, comme on le verra, nous ne mettons pas exactement le même contenu à ces mots.

Les socialistes *"utopiques"*, pré-marxistes, faisaient reposer l'idée de la nécessité et de la possibilité d'un dépassement du capitalisme sur un terrain *"idéaliste"*, sur des idées telles que le triomphe inévitable du sentiment de justice ou de progrès ou bien encore sur la puissance de conviction des idées socialistes colportées par quelques propagandistes ou comploteurs décidés. L'apport de Marx dans ce domaine consista à fonder le projet communiste sur la base d'une analyse matérialiste de l'histoire et de la dynamique propre au capitalisme. L'histoire n'est ni l'œuvre de la providence divine, ni l'incarnation de l'Idée de l'Histoire, ni une succession de hasards disparates. Marx y découvre un fil conducteur : le développement des forces productives. Les différentes formes sociales apparaissent comme autant d'adaptations aux impératifs de cette évolution.

"Les rapports sociaux sont intimement liés aux forces productives. En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la

manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel." (Misère de la philosophie). "Réduits à leurs grandes lignes, les modes de production asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne apparaissent comme des époques progressives de la formation économique de la société." (Avant-propos à la Critique de l'économie politique).

Dans cette perspective, la société communiste apparaît comme une suite et une rupture en même temps, comme une nouvelle étape, qualitativement différente, qui marquera la fin de l'économie, la fin de la lutte contre la pénurie, sous la contrainte de la nécessité, pour ouvrir une ère d'abondance, le "règne de la liberté". Cet avènement n'est ni fatal, ni inéluctable, ne fut-ce que parce que sa réalisation dépend aussi de l'évolution de la lutte des classes et qu'en cas d'échec ou de retard excessif l'issue peut être la barbarie généralisée et l'autodestruction. Mais, contrairement aux luttes des exploités par le passé, sous l'esclavagisme antique ou sous le féodalisme, cette fois-ci les chances de parvenir à une société sans exploitation sont réelles car, d'une part, sous le capitalisme les forces productives atteignent un degré de développement suffisant pour envisager la création d'une société d'abondance et, d'autre part, parce que le dépassement du capitalisme implique l'élimination des rapports qui fondent l'exploitation, en particulier l'échange marchand et la propriété privée.

La conscience de la nécessité du dépassement du capitalisme repose, comme pour les bouleversements de systèmes du passé, sur la perception de l'inadaptation croissante entre les rapports sociaux dominants et les besoins de subsistance de la société. Cette prise de conscience est un long processus, irrégulier, qui passe par de multiples canaux et concerne pratiquement toutes les activités humaines, même les plus éthérées. Mais, elle est le produit en dernière instance de la contradiction très matérielle entre rapports de production et développement des forces productives.

Pourquoi Maxime, Jacques W, Christian et *Aufheben* rejettent, ou abandonnent l'idée de la réalité et de l'importance de cette contradiction ?

Je ne crois pas déformer leur pensée en disant qu'une des raisons en est qu'ils considèrent non seulement que le capitalisme ne constitue pas un frein au développement des forces productives mais que c'est lui qui est le principal moteur de ce développement, un développement qu'il s'agit justement de freiner sous peine d'entraîner la planète à son autodestruction. "*La perspective des forces productives est celle du capital...*", écrit *Aufheben*.

Ce genre d'idées, qui exprime une sorte de néo-malthusianisme rampant, est assez généralisé aujourd'hui. Ainsi, l'idée d'une nécessaire "décroissance" fait son chemin : "*La décroissance a le vent en poupe dans les milieux écologistes et altermondialistes. Un militant d'Attac venu assister au colloque remarque : 'La décroissance, c'est l'intuition que les lois de l'économie ne peuvent pas être radicalement différentes des lois de la nature. Après l'effondrement du marxisme, la bioéconomie peut être la théorie économique globale qui manque aujourd'hui aux nouveaux militants de gauche.'*" Matthieu Auzanneau, "La "décroissance" : renaissance d'un concept révolutionnaire". (9)

Je crois que ces raisonnements reposent sur deux convictions erronées. La première est que le système capitaliste est un mode de production dont l'objectif est la production pour la production, la croissance pour la croissance. La deuxième est que l'équilibre écologique de la planète est en danger parce qu'il y a trop de production, trop de consommation.

Le capitalisme ne produit pas pour produire. Si c'était le cas, la seule explication au fait qu'il y ait, par exemple, au début du XXI^e siècle, un enfant qui meurt de malnutrition chaque quatre secondes sur la planète alors que les gouvernements des pays les plus développés paient des milliards en subventions pour que des terres ne soient pas cultivées, serait une pure et perfide malveillance des classes dominantes. Mais, ce n'est pas parce que les capitalistes sont cruellement avides que leur système économique engendre la misère, c'est parce que le système capitaliste repose sur la misère que ses gérants sont inévitablement cruels et avides. Les capitalistes ne demanderaient qu'à vendre à l'humanité entière... si celle-ci pouvait payer et ils se passeraient bien de payer des agriculteurs pour ne

pas cultiver. S'ils ne le peuvent pas c'est parce que leur système repose sur le profit. C'est la possibilité de vendre et de réaliser du profit qui conditionne et oriente la production capitaliste et non une absurde obsession maniaque de produire pour produire.

L'impression qu'il en est autrement, que le capital produit pour produire, est le résultat d'une erreur d'optique vis à vis de deux caractéristiques essentielles du capitalisme. Face à des débouchés solvables, un capitaliste est prêt à produire effectivement n'importe quoi. Peu lui importe alors le contenu de la valeur d'usage de ces produits : médicaments, aliments, armes ou drogues dures, du moment qu'il y a un profit en espèces sonnantes au bout de l'opération. Cette indifférence immédiate à l'égard de la valeur d'usage peut induire l'idée qu'il produit pour produire. Mais, cela n'est vrai que dans le cadre bien spécifique d'un marché solvable et profitable. C'est la spécificité même du capitalisme que cela ne soit vrai qu'en de telles conditions. L'autre caractéristique du capitalisme qui peut induire cette fausse impression est la concurrence entre capitalistes et la course à la productivité qu'elle entraîne. Dans cette guerre, l'arme économique principale est le bas prix des marchandises et le principal moyen de baisser ces prix est l'accroissement de la productivité du travail par l'introduction de nouvelles technologies. L'histoire du capitalisme apparaît ainsi comme une course aveugle et effrénée au développement des technologies. Il n'est pas rare que des investissements soient rendus obsolètes avant même d'avoir été amortis. Mais, pour folle que puisse paraître cette course elle n'a jamais comme objet la production en soi, la croissance pour la croissance, mais le profit et la guerre pour le profit. Un investissement aussi évident du point de vue du développement des forces productives que l'irrigation de terres en voie de désertification, par exemple, ne sera réalisé que s'il contient promesse de parts de marché et de profits. Autrement, il restera sous forme de projet dans des tiroirs de ministres ou de banquiers.

Lorsqu'on vit dans un pays développé, soumis à un omniprésent bombardement de publicité commerciale pour des milliers de produits, que l'on soit riche ou pauvre, qu'on puisse se payer ces produits ou pas, peut donner l'impression d'un excès de production, voire de consommation – même si, lorsqu'on est un travailleur immigré, on vit à dix dans un appartement de banlieue prévu pour deux. Il n'en est pas de même lorsqu'on vit en Tanzanie, comme ce personnage du film/reportage "Le cauchemar de Darwin", gardien de nuit d'un entrepôt, gagnant une misère, qui se dit très chanceux d'avoir trouvé un travail et parle avec nostalgie de l'époque où il y avait la guerre, parce qu'on gagnait plus, alors que ses proches se nourrissent des restes avariés de l'usine de dépeçage des carpes qu'on exporte dans les pays développés.

Tout aussi erronée est l'idée que ce serait du fait d'un excès de croissance des forces productives que la planète court le risque d'un déséquilibre écologique irréversible. Ce qui a conduit au désastre actuel et aux menaces qui pèsent sur le milieu ambiant ce n'est pas la croissance des forces productives EN SOI, mais la forme CAPITALISTE de ce développement. La généralisation du recours à la combustion du pétrole comme source d'énergie, par exemple, a été un désastre non seulement parce que cette combustion (surtout lorsqu'elle est faite dans des conditions de rentabilité capitaliste) est source d'empoisonnement de l'atmosphère, non seulement parce que le pétrole est un matériau complexe dont on peut tirer un nombre incalculable de produits utiles dans autant de domaines et qu'il est absurde de l'employer en le brûlant, mais encore parce que pendant près d'un siècle son expansion s'est faite au détriment des autres sources d'énergie, en particulier les renouvelables, dont la terre regorge. Si toutes les sources d'énergie alternatives, connues depuis longtemps, n'ont pas été sérieusement développées c'est parce qu'elles n'étaient pas (ou pas encore) "rentables", non pas d'un point de vue humain mais d'après les critères économiques capitalistes. A cela il faut ajouter les rapports de force entre secteurs capitalistes et le poids des grandes entreprises et puissances qui contrôlent la production et la distribution de l'or noir.

Déduire de l'aspect catastrophique de la croissance capitaliste que la solution consiste à réduire ou éliminer la croissance est aussi intelligent que déduire de l'existence des cellules cancéreuses la nécessité d'arrêter la reproduction cellulaire.

Que les idéologues d'ATTAC, pour qui le slogan "Un autre monde est possible" veut dire "Un autre capitalisme est possible", défendent l'idée d'une "décroissance", pour avoir un monde capitaliste moins pollué, c'est éventuellement compréhensible. Mais que des révolutionnaires anticapitalistes "radicaux" craignent un développement des forces productives sous le communisme c'est exprimer une bien pauvre conception de ce que serait alors la maîtrise des hommes sur leur vie sociale et leurs moyens de production, comme si l'aliénation ancestrale aux moyens de subsistance matériels était indépassable, comme si le développement de ceux-ci ne pouvait être fait qu'aux dépens de ceux qui les manient.

Suivant cette logique qui assimile développement des forces productives à "*la perspective du capital*", mes critiques néo-malthusiens considèrent évidemment que l'affirmation de la nécessité du développement des forces productives pour bâtir une société communiste revient à préconiser de pousser à l'extrême les tendances capitalistes comme dans les plus pessimistes films de science fiction, une société noyée dans les fumées industrielles, empoisonnée par une alimentation adultérée, avec des hommes soumis à leurs propres robots, etc. C'est pourquoi Christian peut écrire de façon provocatrice : "*Le communisme sera certainement un retour en arrière. Le communisme ne récupérera pas les forces productives du capitalisme pour les libérer et les développer. IL EN FERA TABLE RASE.*" (7) Je veux bien croire qu'il s'agit d'une exagération et que JW a raison quand il écrit : "*Raoul sait très bien que ni Christian, ni Maxime, ni moi-même ne soutenons une critique "primitiviste" de la technique, à la Zerzan.*" Mais, l'argumentation de Christian, qui résume à peu de choses près celles des autres critiques, n'en est pas moins irrecevable. "*Raoul -dit il- oublie au passage, que c'est ce 'système social' - les rapports sociaux d'exploitation – qui crée les machines et les nouvelles technologies dans le but d'augmenter l'exploitation et la dépossession.*" Avec une telle argumentation, il faudrait faire table rase de toutes les forces productives existantes, car si celles produites sous le mode d'exploitation capitaliste sont maudites, pourquoi ne le seraient pas celles créées sous les modes d'exploitation féodal, esclavagiste antique ou du despotisme oriental ? Aura-t-on le droit de se servir de l'écriture dans une société sans exploitation ni marché puisqu'elle a été inventée aussi pour les besoins du commerce et de l'exploitation ? C'est avec ce genre d'arguments que les idéologues de la "Révolution culturelle" en Chine ou ceux des Khmers rouges au Cambodge dans les années 70 justifiaient leurs politiques démentes de terre brûlée. Je sais que ce n'est pas le fond de la pensée de Christian, mais pourquoi avoir recours à des formules absurdes ?

Maxime va dans le même sens que Christian mais de façon moins abrupte. Il écrit : "*Alors, je pose la question : quel type de développement des forces productives conçoit-on dans une société où la satisfaction des besoins humains primordiaux est chose acquise ? ... Pourquoi l'hypothèse d'une décélération voire d'une inversion du cours des forces productives devraient-elles faire scandale ?*" (Réponse à Adam sur les forces productives, 28.08.05). Maxime reconnaît au moins que dans les premiers temps d'une nouvelle société il faudra "*satisfaire les besoins essentiels dont ne profite pas encore l'ensemble de la population terrienne aujourd'hui.*" Mais, il "*relativise*" immédiatement en disant que "*les moyens de contentement des besoins essentiels sont déjà existants à l'échelle mondiale.*"

Pour répondre, commençons par rappeler ce que l'on entend, en termes marxistes, par forces productives.

Trop souvent, comme Christian ou Maxime, on entend par "forces productives" les moyens de production matériels, les machines, usines, moyens de transport, etc. Cependant le concept englobe une réalité plus large. Les machines, sans les hommes, leurs savoirs, leur organisation sociale ne sont rien. Outre les moyens matériels de production, les forces productives sont aussi constituées par

- les forces de travail, les hommes qui travaillent (10),
- les rapports que ceux-ci entretiennent avec les moyens de production tout comme avec la nature (science, technologies),
- enfin, "*la force productive générale issue de l'organisation sociale de l'ensemble de la production*", pour reprendre la formule de Marx. (11)

Le développement des forces productives peut donc prendre autant de dimensions que celles-ci en possèdent.

Il suffit de considérer avec un minimum de sérieux l'état de ces forces dans le capitalisme pour se rendre compte de la vacuité de l'idée suivant laquelle, aux débuts de la nouvelle société, il n'y aura pas besoin de développement des forces productives car, comme le prétend Maxime, *"les moyens de contentement des besoins essentiels sont déjà existants à l'échelle mondiale"*.

Dans quel état se trouve la première force productive, "la force de travail", aujourd'hui ? Des centaines de millions d'êtres humains croupissent dans la misère la plus totale, sans travail, marginalisés, vivant d'expédients, sans accès ni à l'éducation ni à la santé, souffrant de malnutrition. Le seul fait de leur intégration au processus productif mondial, tout comme celui des chômeurs des pays développés constitue en lui même un développement des forces productives. Il en est de même de toute amélioration des conditions d'existence des producteurs.

Dans quel état se trouve la force productive *"issue de l'organisation sociale de la production"* ? L'organisation capitaliste de la production a dû, pour subsister, développer de gigantesques secteurs administratifs, financiers, répressifs qui sont devenus autant de charges et sources d'irrationalités pour le développement des capacités de production. Il sera indispensable de réorganiser tout ce processus de fond en comble et cela exigera et représentera encore un développement des forces productives. Il en est de même de la force productive constituée par la science et les savoirs liés à la production. Leur seule libération des lois de la propriété, du copyright et autres entraves capitalistes accroîtra qualitativement leur puissance productrice.

Où en est, enfin, la seule force productive que Maxime semble prendre en considération : les instruments et moyens matériels de production ? Il y a quelque chose d'éminemment contradictoire à insister d'un côté sur la nature capitaliste des moyens de production actuels et à affirmer de l'autre que ces moyens, en leur état actuel, suffiraient pour passer à une société où *"les besoins humains primordiaux seraient satisfaits"*. S'il est absurde de parler de faire table rase des moyens matériels de production créés par le capitalisme pour aller vers le communisme, il ne l'est pas moins de croire qu'il suffirait de reprendre ces moyens en l'état. Dans trois domaines essentiels apparaît de façon criante la nécessité d'un nouveau et puissant développement quantitatif et qualitatif des moyens matériels de production pour aller au-delà du capitalisme : le bouleversement de l'orientation de la production ; la lutte contre "le travail" ; la recherche d'un équilibre écologique.

L'orientation de la production dans le capitalisme est, comme on l'a vu, déterminée par les lois du profit et de la concurrence. La subsistance de la majorité de la population y est, en termes économiques, un coût, des frais à réduire autant que possible. De ce fait, il n'y a pas suffisamment de terres rendues fertiles pour nourrir correctement la population de la planète, il n'y a pas suffisamment de centres de production de médicaments et d'hôpitaux pour la soigner, il n'y a pas assez de moyens matériels pour la loger. Il y a par contre une gigantesque industrie d'armement, les complexes militaro-industriels des grandes et moyennes puissances qui ont répandu sur la planète des moyens de destruction qui demeurent une menace vivante. Il faut être aveugle pour ne pas comprendre qu'orienter la production exclusivement en fonction des besoins humains, tout comme détruire les restes mortifères du capitalisme, exigera un énorme développement des moyens matériels de production.

Le deuxième domaine où apparaît clairement le besoin d'un tel développement est celui du "travail" et de son élimination comme activité séparée, aliénée, déplaisante. Au sortir du capitalisme, les conditions matérielles d'une telle réalité n'existent évidemment pas. Les instruments et moyens de production n'ont pas été conçus pour que les producteurs s'épanouissent et trouvent une source de plaisir dans l'activité productrice mais pour extirper le plus de travail vivant avec le moins de frais. En 2005, on estime que près de 10 000 chinois meurent chaque année dans les mines de charbon. La transformation radicale des conditions de production est une tâche qui devra être entreprise dès les premiers moments. Contrairement à ce qu'ont fait les régimes staliniens qui glorifiaient le travail, rendaient celui-ci obligatoire parfois sous peine de mort et appelaient aux sacrifices des travailleurs au nom d'un futur radieux et jamais atteint, c'est dès le départ, dès que les instruments de production

seront aux mains des producteurs qu'il faudra entreprendre cette transformation. Or, cela ne pourra être fait sans un énorme développement qualitatif et quantitatif des moyens de production. Pour que le "travail" ne soit pas obligatoire, la première condition à réaliser est que, sous l'orientation et la direction des producteurs eux-mêmes, l'activité productrice soit rendue la plus agréable et attrayante possible, et lorsque cela n'est pas immédiatement réalisable, que le temps en soit réduit au strict minimum. Cela ne sera pas atteint par un "retour en arrière", comme le veut Christian mais au contraire par le recours aux technologies les plus avancées et l'invention de nouveaux moyens de production tels que l'automatisation, qui accroît la puissance productive de l'homme tout en réduisant le temps nécessaire à cette activité. On ne résoudra pas le problème de l'extraction minière en revenant aux techniques précapitalistes mais, par exemple, en remplaçant les hommes par des robots.

Enfin, le troisième domaine où apparaît de façon évidente l'inanité de l'idée de la suffisance des moyens de production actuels pour sortir du capitalisme est celui du rapport des hommes avec la nature, l'équilibre écologique. Le capitalisme a transformé la planète en une poubelle et sa course folle au profit menace de la rendre définitivement inhabitable. Même si des mesures sont prises par les gouvernements pour tenter de limiter les dégâts, même si les entreprises capitalistes pourront trouver des sources de profit dans le développement des moyens pour tenter d'en atténuer les effets les plus néfastes, l'héritage que laissera le capitalisme, dans ce domaine, sera désastreux. Pour rendre à nouveau l'atmosphère respirable, pour rendre leur limpidité aux fleuves et aux ruisseaux, pour transformer les terres arides ou ruinées en champs fertiles ou jardins, encore une fois, ce n'est pas en retournant en arrière qu'on y parviendra. Le remplacement de la combustion du pétrole ou du charbon par des énergies propres et renouvelables (l'hydroélectricité, la biomasse, l'éolien, le solaire, la géothermie, la marémotricité, et toutes celles qu'il reste à inventer) exigeront d'avoir recours aux technologies les plus avancées et à la production de nouveaux, nombreux et puissants moyens matériels.

Voilà pour ce qui est des premiers pas vers la nouvelle société pour parvenir au minimum, à *"la satisfaction des besoins humains primordiaux."* Mais, Maxime pose aussi la question de savoir *"quel type de développement des forces productives conçoit-on... au-delà de cette satisfaction générale."* Il est difficile de ne pas tomber dans des spéculations au moment de prévoir ce que pourra être la vie sociale dans un monde libéré des contraintes de la nécessité élémentaire. Mais on sait qu'un des fondements du sentiment de bonheur chez l'être humain est constitué par la réalisation et l'épanouissement de ses capacités individuelles et collectives, dans tous les domaines et dimensions. Or cela ne peut que se traduire par un développement des forces productrices humaines comprises dans le sens le plus large du terme.

On sait aussi que ce développement n'aura rien à voir avec l'absurde frénésie autodestructrice que connaît ce développement dans le capitalisme. C'est en ce sens que Marx parlait d'*"un nouveau mode de production qui (...) débouchera sur un développement libre, sans entraves, progressif et universel des forces productives et trouvera en lui même la raison d'être de la société et, par conséquent, celle de sa reproduction."*(12)

Raoul Victor
29 novembre 2005

Notes:

1. Encyclopédie Wikipédia, version française, <http://fr.wikipedia.org>.
2. *L'évanescence de la valeur*, Jacques Guigou et Jacques Wajnsztein, ed. L'Harmattan, p.134
3. http://membres.lycos.fr/resdisint/Arch_capit/050511RVrt.htm
4. "Rebond à vue sur le texte " visibilité " de Raoul",
http://membres.lycos.fr/resdisint/Arch_capit/050525MAXrt.html.
5. *"La doxa, c'est l'ensemble - plus ou moins homogène - de préjugés populaires, de présuppositions généralement admises et évaluées positivement ou négativement, sur lesquelles se fonde toute forme de communication."* (Wikipédia en français)

6. http://membres.lycos.fr/resdisint/Arch_capit/050629JWrt.htm.
7. http://membres.lycos.fr/resdisint/Arch_capit/050531CHRrt.htm.
8. "A propos du débat sur la technologie et la conscience",
http://membres.lycos.fr/resdisint/Arch_capit/050809SANrt.htm.
9. <http://www.transfert.net/a9387>.
10. Je partage entièrement le souci de Sander lorsqu'il écrit : "*Je parle de classe, car c'est l'élément essentiel des forces productives. On ne peut pas parler des forces productives sans parler de la classe ouvrière ni de la classe ouvrière en dehors des forces productives.*" (8)
11. *Principes d'une critique de l'économie politique*, (Grundrisse), ed. La Pléiade, Karl Marx, Œuvres, t.II, p. 301 .
12. *Principes d'une critique de l'économie politique*, ed. La Pléiade, Karl Marx, Œuvres, t.II, p. 251.